

Artilleurs canadiens-français dans la bataille de Normandie (juillet-août 1944) (suite)

Jacques Guin

Volume 16, numéro 3, décembre 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guin, J. (1962). Artilleurs canadiens-français dans la bataille de Normandie (juillet-août 1944) (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(3), 353-368. <https://doi.org/10.7202/302211ar>

ARTILLEURS CANADIENS-FRANÇAIS DANS
LA BATAILLE DE NORMANDIE *
(juillet-août 1944)
(suite)

2e article

ENFER DE VAUCELLES

Les deux premières positions de combat du Régiment, Rots et Cussy, avaient été le théâtre d'événements si dramatiques et si précipités qu'à vrai dire tout s'était déroulé comme dans une espèce de cauchemar macabre, dont le souvenir s'allie aujourd'hui à l'odeur nauséabonde de cadavres de bestiaux et d'Allemands putréfiés, et au spectacle déprimant de ruines fumantes.

Une fois ce premier choc brutal encaissé, le Régiment allait s'initier, à Vaucelles cette fois, aux horreurs de la guerre statique. Ce nouveau baptême de feu devait durer du 21 juillet au 8 août.

Même si, la veille de l'arrivée du Régiment dans ce faubourg normand dévasté, on rapportait que les troupes allemandes battaient en retraite sur toute l'étendue du front russe, de la Baltique aux Carpates, à la fois sur les deux secteurs de la Baltique et sur les trois secteurs de la Russie blanche, — le maréchal Joukov ayant à lui seul progressé de près de 500 kilomètres en moins de trois semaines, — le front de Normandie devait encore offrir pendant trois interminables semaines une résistance acharnée à la poussée des alliés occidentaux¹.

A cette date du 21 juillet 1944, où le Régiment prenait position à Vaucelles, le maréchal von Kluge, nouveau commandant en chef allemand en Normandie, se dirigeait précipitamment vers La Roche-Guyon, au château des ducs de La Roche-foucauld, converti par Rommel en Q.G. du groupe d'armée B.

* Voir notre *Revue*, XVI: 240-253.

¹ Georges Blond, *L'Agonie de l'Allemagne (1944-1945)* (Ottawa, Cercle du livre de France, 1953), 18.

C'est là que devait s'organiser pour un temps la défense allemande, quelque peu ébranlée par suite du départ de Rommel.

De Cussy à Vaucelles, distance de quelques kilomètres à peine, le gros du Régiment avait dû se frayer un chemin à travers des ruines amoncelées par les récents bombardements, en pleine obscurité. Le Q.G. du Régiment et les deux P.C. de batteries s'installèrent rapidement dans trois maisons chancelantes, pendant que les canons se mettaient en batterie dans un vallon découvert, juste au sud de l'Orne.

A 6 heures du matin, à peine les pièces étaient-elles en batterie que le capitaine Laplante², adjudant du Régiment, débouchait à toute épouvante sur les premières lignes pour annoncer, avec un tremblement dans la voix, qu'une contre-attaque de cent Panzers était déclenchée contre les positions du Régiment. Les lignes téléphoniques et les communications radiophoniques n'ayant pas encore été établies, le capitaine Laplante, la voix haletante et le teint livide, avait dû parcourir en toute vitesse les positions des canons afin de pouvoir prévenir chaque officier responsable du tir de préparer l'alerte aux chars. Il est facile d'imaginer l'angoisse qui plana alors sur l'ensemble du Régiment.

Heureusement, la contre-attaque redoutée par le Régiment était venue se briser sur les canons antichars de l'avant. Mais jusqu'à l'arrivée de cette nouvelle, résolu à faire face à toute éventualité, le Régiment avait consciencieusement pointé ses pièces à un angle quasi horizontal pour attendre de pied ferme les Panzers de von Kluge. Cette première alerte passée, on se mit à respirer, mais pas pour longtemps. En effet, dès 7 h. 15, l'artillerie ennemie se mettait à engager les deux troupes avancées A et B, de la 50^e batterie. C'est à compter de ce moment que tous les canonniers se mirent sérieusement à creuser des tranchées de protection. Ils devaient d'ailleurs en avoir rudement besoin pendant les trois semaines suivantes.

Toute la journée, le Régiment répliqua hardiment aux canons allemands, par l'entremise d'un poste aérien d'observation,

² Aujourd'hui lieutenant-colonel et adjoint militaire du ministre associé de la Défense nationale, à Ottawa.

dirigé par un pilote britannique³. Cette collaboration entre pilotes britanniques et canonniers canadiens allait se maintenir presque quotidiennement par la suite, au grand désespoir des Allemands. De fait, le poids de l'artillerie alliée pesait de plus en plus dans la balance, à tel point que déjà, le 17 juillet, le général Heinrich von Lüttwitz, commandant la 2^e Panzerdivision, avait écrit ce qui suit à la division d'infanterie qui le relevait :

... L'incroyable feu d'artillerie... de l'ennemi est quelque chose de nouveau, à la fois pour les vétérans éprouvés du front de l'Est comme pour les nouvelles recrues arrivant en détachement de renforts... La moyenne des coups tirés contre nous dans le secteur de la division est de 4,000... Les Alliés font la guerre sans regarder à la dépense. Ils bombardent... tous les mouvements... Ils font constamment des reconnaissances aériennes... et dirigent le tir de leur artillerie par avions⁴.

D'autre part, malgré l'affaiblissement marqué de la Luftwaffe, celle-ci n'en parvenait pas moins à mitrailler les positions du Régiment dès le 21 juillet. Ce premier raid massif sur les positions du Régiment mit le feu à une maison située juste à l'arrière du Q. G. régimentaire. Au vacarme des bombes percutantes et incendiaires se mêlait en même temps le sifflement agaçant des canons de 88 mm., de sorte que le Régiment ne put fermer l'œil de cette première nuit passée à Vaucelles⁵.

Le lendemain, le Régiment comptait son troisième officier blessé, en la personne du lieutenant Guillaume Geoffrion, alors qu'il revenait d'une mission auprès du Q.G. du 2^e groupe canadien d'artillerie⁶. Dans la même soirée, après que le Régiment eût tiré presque sans arrêt toute la journée, une bombe volante (V-1) venait s'abattre en flammes juste à l'arrière du Q.G. régimentaire⁷.

³ *Journal de guerre* du Régiment, 28: 10.

⁴ Major M. Shulman, *La Défaite allemande à l'Ouest*, traduit de l'anglais par le capitaine de corvette André Cogniet (Paris, Payot, 1948), 147 (cité).

⁵ *Journal de guerre* du Régiment, 28: 10.

⁶ *Ibid.*

⁷ Lieut.-col. J.-H.-R. Gagnon et lieuts P.-L. Côté, J.-R. Gouin et P.-M. Pelletier, *The History of the 4th Canadian Medium Regt RCA*, Hollande, texte dactylographié (1945), 9.

PREMIÈRE MESSE EN TERRE NORMANDE

Malgré cette activité fiévreuse, le Régiment trouvait le moyen d'entendre sa première messe dominicale en terre normande, dès le 23 juillet. La cérémonie, célébrée dans l'église Sainte-Thérèse de Vaucelles par l'aumônier du Régiment, le capitaine Lucien Clermont, était rehaussée d'un sermon prononcé par le curé de l'endroit⁸. Pendant que le Régiment s'acquittait ainsi, tant bien que mal, de ses devoirs religieux, les exigences de la guerre ne diminuaient pas pour autant. De fait, ce même jour, le capitaine Jean Mercier allait remplacer le capitaine Luc Chabot⁹ au poste d'observation du Régiment, établi aux abords de Verrières, où il devait détruire bientôt un Panzer, d'un seul coup précis, et en mettre plusieurs autres en fuite¹⁰. Entre-temps, les positions du Régiment ne cessaient de se faire harceler par l'artillerie et l'aviation ennemies¹¹.

OPÉRATION « SPRING »

Le 24 juillet, le commandant réunissait les officiers du Régiment pour leur communiquer des ordres précis à propos d'une attaque de chars que devait déclencher le soir même le 21^e groupe d'armées (2^e armée britannique et 1^{ère} armée canadienne). A cette attaque (opération « Spring ») devaient participer 526 canons, représentant 171,840 obus de 25 livres, 64,000 obus de calibre moyen et 6,400 obus de calibre lourd. Le but de l'opération était que la 2^e division canadienne s'emparât de May-sur-Orne et de Verrières et que la 3^e division canadienne s'emparât de Tilly-la-Campagne, afin que pût s'opérer une percée permettant aux troupes anglo-canadiennes d'occuper tout le territoire élevé surplombant Bretteville-sur-Laize¹².

Pendant que se déroulait cette opération, à 1 heure du matin, le 25 juillet, la Luftwaffe tentait d'immobiliser le tir du Régiment. Au cours de ce raid, une bombe ennemie atteignit directe-

⁸ *Ibid.*

⁹ Aujourd'hui lieutenant-colonel, il occupe un poste important au ministère de la Défense nationale, à Ottawa.

¹⁰ *Journal de guerre* du Régiment, 28 : 11.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

ment un canon de la 50^e batterie, blessant le canonnier Brault, qui mourait le lendemain ¹³. Une autre bombe ennemie s'écrasait à dix verges de la maison occupée par le commandant. Toutes les communications du Régiment étaient disloquées. D'autres bombes mettaient le feu aux munitions empilées près des canons, provoquant ainsi des explosions meurtrières. Malgré ce tintamarre ahurissant, les canonniers du Régiment n'en réussissaient pas moins à ouvrir le feu à 3 heures du matin, mettant ainsi à exécution un programme de neutralisation destiné à faire taire l'artillerie ennemie et à faciliter ainsi la progression de l'attaque. Ce programme de contre-batterie se terminait seulement à 6 heures du matin. Le même jour, les forces américaines du général Bradley s'ébranlaient, de Saint-Lô, en direction d'Avranches ¹⁴.

De 7 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, le 26 juillet, tout semblait calme, pendant que progressait au loin l'opération déclenchée la veille. Le Régiment devait pourtant enregistrer un autre blessé en la personne du canonnier Trotter, aussitôt évacué à l'arrière.

Le capitaine Jean Mercier, alors en observation près de Verrières, expliquait ce calme relatif en rapportant que les lignes étaient devenues tellement floues, par suite de l'offensive du 21^e groupe d'armées, qu'il était virtuellement impossible de faire tirer les canons sans compromettre la sécurité de l'infanterie alliée. D'autre part, les canons de 88 mm. allemands, connaissant avec plus de précision les positions d'artillerie alliées, ne cessèrent de harceler le Régiment toute la journée. De fait, à 9 heures, la 50^e batterie fut violemment prise à partie par l'artillerie allemande. Et, deux heures plus tard, la Luftwaffe venait se mêler à l'engagement et parvenait à détruire d'un seul coup de plein fouet un camion du Régiment. L'activité dévastatrice de la Luftwaffe au-dessus des positions du Régiment, cette nuit-là, est confirmée par ce témoignage d'un Normand, écrit pendant la bataille même: « Cette nuit, à 2 heures du matin . . . , j'ai entendu le bourdonnement des avions alle-

¹³ *Ibid.*, 13.

¹⁴ Shulman, *op. cit.*, 174.

mands, puis le sifflement des bombes et des éclatements tout proches ¹⁵. » C'était précisément ce que le Régiment encaissait à ce moment-là.

La matinée du 26 juillet, par ailleurs, se déroulait assez paisiblement, pendant que le lieutenant Jean Lamy ¹⁶ allait remplacer au poste d'observation le capitaine Luc Chabot, qui avait relevé le capitaine Jean Mercier dans l'intervalle.

LA VIE DU RÉGIMENT EN NORMANDIE

Voici comment un officier du Régiment, alors attaché à la 50^e batterie, décrivait à sa femme, vers cette époque, la vie du Régiment en Normandie :

... Nous occupons actuellement une banlieue et nous avons pu organiser dans une maison évacuée un mess assez convenable. Les caves sont encore assez bien garnies, quoique les Boches aient beaucoup pillé. En ce moment, je t'écris de ma chambre. En voici une description : grand lit en bois sculpté, surmonté d'un grand crucifix ; à droite du lit, une lampe, un bureau avec statue de Jeanne d'Arc ; en face du lit, une grande commode remplie de linge bouleversé ; par terre traînent des pantoufles, des souliers, des fragments de miroir et de plâtre, une poupée d'enfant, des livres éparpillés. Voilà une scène en miniature de l'état actuel où vivent toutes les familles françaises depuis l'invasion. Près d'ici, il y a un abri où vivent, comme les anciens chrétiens des catacombes, six cents personnes, âgées de quatre-vingts ans en descendant jusqu'à l'âge de bébé. Hier, nous avons fait vibrer avec joie ces pauvres gens en chantant avec eux des vieilles chansons françaises et canadiennes ; notre capitaine Asselin... dirigeait ce concert improvisé, et je n'ai jamais été aussi ému. Les femmes pleuraient de joie d'entendre enfin des voix françaises ; et les hommes disaient : « Ça, au moins, c'est français. » Au loin, nous entendions toujours le grondement ininterrompu des canons ;

¹⁵ Herval, *op. cit.*, 259.

¹⁶ Aujourd'hui major, attaché au cabinet du ministre associé de la Défense nationale, à Ottawa.

mais, peu importait : la joie régnait. A la fin, après avoir chanté *La Marseillaise* et *O Canada*, le vieux curé prit la parole, nous remercia avec une émotion sincère et s'écria : « Vive le Canada, surtout le Canada français. »¹⁷

A cette même époque environ, pendant que le Régiment s'appliquait, entre deux tirs, à semer un peu de joie parmi les Normands affligés, on commençait déjà au Canada à parler des exploits de ce premier régiment d'artillerie canadien-français, resté jusque-là à peu près inconnu. Ainsi, le 22 juillet, un officier écrivait-il avec fierté à sa femme : « ... tu as dû lire dans les journaux l'effet terrifiant que nos barrages produisent sur l'ennemi ».¹⁸ De fait, quelques jours plus tard, le 29 juillet, paraissaient dans les journaux canadiens de langue française, les lignes suivantes, écrites par Maurice Desjardins, correspondant de guerre, qui venait de rendre une visite officielle au Régiment :

Les canons d'un régiment canadien-français d'artillerie moyenne ont craché plus de 700 tonnes d'obus pendant les batailles autour de Caen et les plus récents assauts au sud de la rivière Orne.

Je viens de passer une journée parmi nos artilleurs, qui accomplissent avec le sourire aux lèvres leur travail aussi périlleux qu'important. J'ai visité d'abord les fosses bien camouflées où sont installées les grosses pièces qui tirent sans arrêt sur les positions ennemies. Le bruit était étourdissant.

... Le major Edouard Tremblay, de Montréal, qui m'accompagnait pendant ma tournée, m'assura que le moral de tous les artilleurs est admirable malgré les difficultés et les risques du métier... « Le métier d'artilleur sur le front de Normandie n'est pas sans risque. En plus d'une occasion, des avions nazis ont bravé notre puissante D.C.A. pour descendre directement sur nos canons et les cribler de balles. J'ai vu, l'autre jour, les ruines tordues d'un canon qui venait de recevoir un coup, droit au but, d'une bombe de 250 livres¹⁹. »

¹⁷ Archives de l'auteur. [Vaucelles], 22 juillet 1944.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *La Presse*, de Montréal, 30 juillet 1944.

Quant au logement des canonniers commandés par le major Tremblay, ceux de la 58^e batterie, un extrait des souvenirs du capitaine Sévigny en donne une assez bonne idée :

Les locaux où se trouvent installés les hommes de ma batterie ne sont pas brillants. Ils campent au hasard dans des caves humides, empestant le mois. Dans tout le secteur, pas une maison intacte. Avant de retraiter, les Boches ont tout pillé, tout saccagé...²⁰.

Pour ce qui est des officiers de la 58^e batterie, ils n'étaient guère mieux partagés que ceux de la 50^e, si l'on en juge par cet autre extrait révélateur des souvenirs du capitaine Sévigny :

... Quant aux officiers, une maison à moitié détruite et qu'il a fallu déblayer avant d'occuper devient leur lot. S'échappant des murs écroulés, une armée de parasites envahit tout : vêtements, nourriture, couvertures. Pour se débarrasser de cette vermine, il faut se laver plusieurs fois par jour...²¹.

Malgré tout, l'exaltation que suscitait cette extraordinaire aventure dans l'esprit de tous ces hommes, — civils de la veille à peine, — ne manquait pas de créer un climat de bonne humeur, très typique du Canada français, où l'on sait toujours faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ainsi, ce témoignage d'un officier du Régiment, écrivant à son frère, le 25 juillet, donne quelque idée de l'état d'esprit qui régnait au Régiment, au plus fort de la bataille de Normandie :

... La vie est pleine d'imprévu, d'aventures, de nuits sans sommeil, mais riche en expériences de toutes sortes... La maison que nous occupons [il s'agit du mess de la 50^e batterie] est à peu près intacte, sauf que les fenêtres sont brisées en éclats et que tout le linge est dans un affreux désordre... Un officier allemand occupait cette maison avant nous ; sur les murs de la salle à dîner, nous pouvons voir encore les cartes d'Europe montrant la ligne allemande en Russie et en Normandie. Apparemment,

²⁰ Sévigny, *op. cit.*, 45-46.

²¹ *Ibid.*

il a dû fuir en vitesse... Nous sirotions l'apéro dans des coupes de cristal comme des millionnaires, tandis que Paul Pelletier²² nous accompagne au piano sur des chansons de Charles Trenet... Mais cela ne dure que l'heure des repas; aussitôt, il faut retourner dans notre « trou de vase », selon l'expression favorite du capitaine Sévigny... La guerre est une maudite folie mais, apparemment, l'histoire en est pleine...²³.

Le 27 juillet, jour même où un témoin normand rapportait que tout n'allait pas au mieux entre les SS et la Wehrmacht, aux abords de Caen, où, paraît-il, on se battait « au couteau et à la baïonnette²⁴ », la Luftwaffe venait de nouveau s'abattre sur les lignes du Régiment, à 2 heures du matin, faisant huit blessés et mettant cinq canons hors de service. « Le reste de la nuit est calme », enregistre flegmatiquement le *Journal de guerre* du Régiment²⁵. Mais pas pour longtemps, car dans la matinée les Allemands pronçaient une contre-attaque, rapidement repoussée grâce au feu harassant du Régiment²⁶. C'est ce qui faisait dire sans doute à un témoin normand que « la puissance de feu de l'artillerie des Alliés ébranle les plus convaincus²⁷ ». Mais non seulement l'artillerie alliée se montrait-elle redoutable aux Allemands: l'organisation logistique des Alliés était aussi étonnante. Ainsi, dès 4 h. 30 de l'après-midi de ce même jour, le Régiment recevait un nouveau canon pour remplacer celui des cinq qui avait été mis complètement hors d'usage par le bombardement de la nuit précédente, ce qui n'empêchait pas pour autant la Luftwaffe de revenir encore dans la soirée, mais cette fois pour ne causer que des dégâts insignifiants et aucun blessé²⁸.

²² Aujourd'hui l'un des trois commissaires du Service civil à Ottawa.

²³ Archives de l'auteur [Vaucelles], 25 juillet 1944.

²⁴ Herval, *op. cit.*, 378.

²⁵ *Journal de guerre* du Régiment, 28: 13. Les blessés étaient: sergents J.-R. Lapointe et D. Arsenault; canonniers G. Lépine, E. Dufresne, J.-N. Bossé, C. Brooks, O.-E. Leblanc et J.-A.-C. Gilbert.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Herval, *op. cit.*, 379.

²⁸ *Journal de guerre* du Régiment, 28: 14.

CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE VERS MORTAIN

Le lendemain, 28 juillet, le Régiment était occupé toute la journée à des tirs de contre-batterie, ce qui révèle l'obstination farouche avec laquelle les Allemands résistaient sur le front du 21^e groupe d'armées. Pendant ce temps, à la droite du front anglo-canadien, les Américains progressaient à une allure telle qu'on était porté à croire que rien ne bougeait du côté anglo-canadien. C'est que, du côté de la Bretagne, les Américains ne rencontraient guère de résistance depuis l'occupation d'Avranches. Aussi, les forces du général Patton, fonçant bientôt à toute vitesse en direction de Fougères, de Laval et de Le Mans, donnèrent-elles bientôt à Hitler l'idée de risquer une contre-attaque en direction de Mortain, destinée à couper de leur base de ravitaillement les troupes américaines enfoncées au sud d'Avranches. Or, c'est précisément cette contre-attaque ratée qui permit à Montgomery de fermer l'immense trappe du piège ainsi aménagé par Hitler lui-même, et de détruire la 7^e armée allemande, laquelle dut se souvenir alors du sort analogue réservé à la 6^e armée allemande à Stalingrad en février 1943. Mais, jusqu'à ce que cette « poche » de Falaise s'offrit au flair stratégique de Montgomery, il est indéniable que le gros de la pression allemande en Normandie s'exerçait contre les troupes anglo-canadiennes formant le 21^e groupe d'armées. Les 2^e et 3^e divisions canadiennes, pour leur part, fidèlement soutenues par la puissante artillerie du 2^e groupe, durent repousser d'innombrables contre-attaques. Le capitaine Luc Chabot, qui avait été relevé du poste d'observation du Régiment, le matin du 28 juillet, ne put s'empêcher, — lui pourtant si peu loquace, — de faire un éloge enthousiaste des fantassins canadiens, pour leur bravoure en face des contre-attaques incessantes des Allemands, notamment à Hubert-Folie et à Tilly-la-Campagne ²⁹.

Le 29 juillet, un obus de mortier allemand tua instantanément le canonnier V.-J. Albert, à 2 h. du matin. Ceux dans le Régiment qui étaient restés sains et saufs jusque-là n'en avaient pas moins perdu une bonne part de leurs effets personnels, sans trop se plaindre toutefois, si l'on en juge par cet

²⁹ *Ibid.*

extrait de lettre d'un officier du Régiment à sa sœur, datée du 31 juillet :

... L'enthousiasme est toujours à son plus haut point et l'optimisme prédomine. On s'habitue à la guerre comme à n'importe quel sport. J'ai cependant connu sports plus intéressants... J'aimerais bien recevoir un autre kodak, une plume-réservoir, deux objets indispensables que j'ai perdus récemment « through enemy action ». J'ai aussi perdu les livres que j'avais apportés avec moi... mais du moment que je suis sauf, c'est l'important, le reste est secondaire³⁰.

Le 30 juillet, il y avait nouvelle messe régimentaire chantée par l'aumônier Lucien Clermont à l'église Sainte-Thérèse de Vaucelles, avec sermon par le chanoine Vaultier, de la paroisse, après quoi le Régiment poursuivait son tir de harcèlement toute la journée, pendant que la 4^e division blindée canadienne relevait la 3^e division d'infanterie canadienne, en prévision d'une offensive de grand style en direction de Falaise, à 21 milles au sud-est de Caen.

Ce même jour, 30 juillet, von Kluge avait adressé un appel téléphonique désespéré à Hitler. Cet appel décida le Führer à dépêcher un officier de liaison sur les lieux pour constater la véracité des craintes de von Kluge. Le lendemain, 31 juillet, le général Walter Warlimont, envoyé personnel d'Hitler, quittait Berchtesgaden pour la Normandie. La seule concession qu'Hitler était alors disposé à faire, en faveur de von Kluge, était de prélever des troupes allemandes postées inutilement dans le Pas-de-Calais depuis au-delà d'un mois. La contrepartie de cette concession était, cependant, lourde de conséquences : Hitler exigeait que von Kluge lancât une attaque à fond en direction de Mortain et d'Avranches, croyant ainsi l'occasion unique de rétablir la situation, en coupant les blindés de Patton de leur base de ravitaillement³¹.

Le major Tremblay était remplacé dans la soirée du 30 juillet au poste d'observation par le capitaine Lahaie, en plein

³⁰ Archives de l'auteur [Vaucelles], 31 juillet 1944.

³¹ Shulman, *op. cit.*, 180.

tir de mortiers ³². Une nouvelle attaque était prévue par la 5^e brigade d'infanterie canadienne, que le Régiment devait appuyer. A 1 h. 25 de l'après-midi, le 31 juillet, le Régiment recevait ses ordres en prévision de cette attaque. La 4^e division blindée canadienne était alors en lice, à l'extrême gauche du front.

Le 1^{er} août, le capitaine Lahaie était promu au grade de major suppléant, et le lieutenant Lamy au grade de capitaine suppléant, alors que de nouveaux renforts arrivaient au Régiment: les lieutenants Parent et Paré, et 30 canonniers. On comprendra facilement la nécessité de ces renforts, — sur tout le front anglo-canadien d'ailleurs, — si l'on précise que, de nouveau l'attaque de la 4^e division blindée canadienne avait échoué devant Tilly-la-Campagne. La résistance allemande était telle que, malgré les efforts de la 4^e division blindée canadienne, l'artillerie ennemie réussissait encore à pilonner les positions du Régiment, pour blesser cette fois grièvement le canonnier Lacasse, cuisinier. Pour sa part, le Régiment tirait son 20,000^e obus le 31 juillet.

Les 3, 4 et 5 août, le Régiment subissait de violents bombardements d'artillerie, par des pièces de 105 et 170 mm, et comptait cinq nouveaux blessés et un tué. Sans doute ce pilonnage de la part de l'artillerie allemande était-il destiné à neutraliser le front anglo-canadien, tandis que se préparait la contre-offensive allemande du 6 août en direction de Mortain et d'Avranches, dont il a été question plus haut. Il est intéressant de noter ici que dès le 4 août, donc deux jours avant le début de la contre-offensive allemande en direction de Mortain, Montgomery avait déjà ordonné à la 1^{re} armée canadienne, désormais constituée sous le commandement du général Crerar, de lancer une attaque décisive sur Falaise. C'est dire que la contre-offensive allemande vers Mortain ne venait que confirmer le mouvement stratégique de Montgomery et non le provoquer, comme on l'a prétendu dans certains milieux américains. Évidemment, le geste désespéré des Allemands venait en quelque sorte faciliter la tâche d'encercllement prévu par Montgomery.

³² *Journal de guerre* du Régiment, 28: 15.

VERS FALAISE

Dans la matinée du 6 août, jour même où le gros des Panzers s'orientait vers Mortain, le Régiment engageait encore des blindés ennemis dans May-sur-Orne. Mais, aussitôt, l'artillerie allemande répliquait, menaçant directement les véhicules du capitaine Brosseau,³³ médecin du Régiment. Tout cela révélait que des événements importants se préparaient. En effet, le major Archer, commandant en second du Régiment, convoqué la veille au Q.G. de la 4^e division blindée canadienne, en revenait avec des ordres visant la préparation d'une nouvelle position, tandis que le commandant, accompagné de l'adjutant et du major Tremblay, se rendait au Q.G. du 2^e groupe pour recevoir des ordres visant un plan de tir destiné à frayer la voie à une offensive d'envergure³⁴. Cette offensive décisive en direction de Falaise était rendue d'autant plus impérieuse que le gros de la 7^e armée allemande était maintenant engagée à fond vers Mortain et que l'occasion était unique pour « empocher » les Allemands, occasion que Montgomery ne manqua pas de saisir aussitôt. En effet, comme la poussée allemande se prononçait de plus en plus vers Mortain, le général Bradley, après s'être concerté avec Montgomery, faisait pivoter une partie de la 3^e armée de Patton à Le Mans pour l'engager aussitôt en direction d'Alençon et d'Argentan vers le nord. Pendant que se dessinait ce vaste mouvement d'enroulement, il fallait à tout prix que la pression du 21^e groupe d'armées se maintînt. D'où la nécessité urgente d'une offensive décisive en direction de Falaise pour faire la jonction avec les forces américaines, à l'avant-garde desquelles se trouvait la fameuse 2^e division blindée française du général Leclerc.

Au Régiment, l'enthousiasme régnait à cette date, comme en fait foi cet extrait de lettre du 6 août :

Je t'écris au moment où l'optimisme est à l'ordre du jour. L'ennemi bat en retraite sur tout le front [ce qui n'était pas tout à fait exact, puisque, au contraire, les Allemands attaquaient à Mortain à cette

³³ Aujourd'hui lieutenant-colonel, il a participé à la guerre de Corée à titre de médecin-chef d'un hôpital militaire de l'armée canadienne.

³⁴ *Ibid.*, 29: 2-3.

date]... Maintenant que ce recul est un fait accompli, laisse-moi te dire que ça soulage, car on les sentait là, crois-moi...³⁵.

Le lendemain où cette lettre s'écrivait, le 7 août, le commandant réunissait les officiers du Régiment pour préciser ses ordres concernant l'offensive attendue (opération « Totalize ») qui devait se déclencher à 11 heures du soir, le jour même où, dans la matinée, la contre-offensive de Mortain était lancée³⁶. L'offensive devait recevoir l'appui de 12,000 tonnes de bombes de la R.A.F., et de 7,300 tonnes d'obus de tous calibres. La 2^e division d'infanterie canadienne devait attaquer à droite, la 51^e division britannique (Highlanders) à gauche, alors que la 4^e division blindée canadienne devait exploiter à travers la 2^e division d'infanterie canadienne, et que la 1^{re} division blindée polonaise (nouvellement arrivée en Normandie) devait exploiter à travers la 51^e division britannique. L'objectif de l'opération consistait à occuper le terrain élevé du nord de Falaise.

Le Régiment, pour sa part, recevait instruction d'appuyer la 2^e division d'infanterie canadienne pendant la première phase de la percée, puis d'appuyer ensuite la 1^{re} division blindée polonaise, à laquelle il serait directement soumis pour la durée de l'opération. Ce premier contact avec la division polonaise devait marquer le début d'une longue et fructueuse association du Régiment avec les troupes d'élite du général Maczek, comme on le verra mieux par la suite. Pour établir ce premier contact, le major Tremblay et le capitaine Luc Chabot étaient dépêchés par le commandant auprès du Q.G. de la 1^{re} division polonaise, alors que le capitaine Sévigny et le capitaine Lamy étaient dépêchés auprès de la 2^e brigade d'infanterie de la 2^e division canadienne. A 11 heures du soir, la R.A.F. lâchait ses premières bombes, après quoi, à 11 h. 45, l'artillerie déclenchait un violent barrage, suivi d'un tir concentré sur des cibles choisies³⁷. Le lendemain, 8 août, on rapportait que l'offensive faisait des progrès, malgré de violents combats encore dans Tilly-la-Campagne et May-sur-Orne.

³⁵ Archives de l'auteur [Vaucelles], 6 août 1944.

³⁶ Shulman, *op. cit.*, 181.

³⁷ *Journal de guerre* du Régiment, 29: 4.

UN DÉSASTRE S'ABAT SUR LE RÉGIMENT

Soudain, à 10 heures du matin, le Régiment recevait l'ordre de se tenir prêt à quitter Vaucelles, cette fois sous le commandement immédiat de la 1^{re} division blindée polonaise, comme il avait été prévu la veille. Le Régiment se mit aussitôt à plier bagages, à défaire ses abris, à vider ses P.C. et à charger ses véhicules. Or, vers midi, alors que tout était prêt pour le départ et que, dans le ciel clair, des essaims de bombardiers lourds américains poursuivaient l'offensive aérienne commencée la veille, — offensive jugée la plus violente et la plus concentrée jamais entreprise à l'appui de troupes terrestres, selon le maréchal de l'Air Leigh-Mallory³⁸, — une escadrille complète de *Flying Fortresses*, de l'aviation américaine, déchargea, par erreur, toute sa cargaison de bombes de 500 livres dans ce vallon découvert du sud de Vaucelles, occupé par le Régiment. Ce fut un véritable désastre qui s'abattit sur le Régiment, déjà pourtant fort éprouvé depuis quelques semaines : 12 morts, 28 blessés, 8 canons et 5 camions complètement détruits, sans compter le matériel incendié par l'explosion des obus au sol. Pendant ce sauve-qui-peut général, alors qu'une vingtaine de canonnières, d'officiers et de sous-officiers s'empilaient précipitamment, sans distinction de grade, dans un trou d'une douzaine de pieds carrés, qui avait servi de P.C., et que l'aumônier, accouru vitement sur les lieux, administrait les derniers sacrements aux agonisants et aux cadavres déchiquetés, le major Tremblay, le capitaine Sévigny et le capitaine Lamy, déjà rendus à l'avant, communiquaient des ordres de tir à toute l'artillerie encore disponible du 2^e groupe. Le capitaine Lamy, à son tour, fut blessé à son poste d'observation. A 4 heures de l'après-midi, le Régiment décimé n'en recevait pas moins l'ordre d'avancer vers sa nouvelle position, dont la reconnaissance avait déjà été faite par le major Archer à Hubert-Folie. C'est pendant cette période mouvementée que le lieutenant Robert Poulin, officier topographe régimentaire, fut blessé à son tour, pour se voir remplacer aussitôt par le lieutenant Gouin, qui venait à peine d'échapper aux bombes de

³⁸ North, *op. cit.*, 59.

l'aviation américaine, dans le trou où il s'était réfugié avec une vingtaine de ses confrères d'armes.

Avec ce qui restait du Régiment, le commandant parvint à constituer une batterie complète de deux troupes, laquelle fut prête à tirer dès 7 h. 30 du soir, à Hubert-Folie, car, malgré ce désastre, la guerre devait se poursuivre. Le reste de la soirée s'écoula paisiblement, si l'on peut qualifier ainsi une soirée sans visite officielle de la Luftwaffe au-dessus des nouvelles positions du Régiment. Ailleurs, sur toute l'étendue du front, l'artillerie ne cessait de gronder, et les mitrailleuses de claquer³⁹.

En trois semaines de combat, le Régiment avait enregistré 77 pertes en tués et blessés⁴⁰. Mais ce n'était que le commencement. A peine sortait-il de l'enfer de Vaucelles qu'il allait entreprendre, avec les chevaleresques Polonais, — c'est bien ici le cas de le dire, — une véritable chevauchée dont la fin ne devait coïncider qu'avec la débâcle définitive de la 7^e armée allemande en Normandie.

(à suivre)

JACQUES GOUIN,
ex-lieutenant d'artillerie,
diplômé en sciences politiques (Ottawa),
correspondant canadien à la Revue d'Histoire
de la 2^e guerre mondiale (France).

³⁹ *Journal de guerre* du Régiment, 29 : 4-5.

⁴⁰ Gagnon, *op. cit.*, 10.